



« Aujourd'hui, nous avons le devoir de détruire le mythe de l'évolution, [...]. Il faut amener les biologistes à réfléchir sur les légèretés et les extrapolations que les doctrinaires présentent ou imposent comme des vérités démontrées... »

Pierre-Paul Grassé (1895-1995), vice-président de l'Académie des Sciences, titulaire à la Sorbonne de la chaire de "Zoologie, évolution des êtres organisés".

– PERSPECTIVE CATHOLIQUE –

Le mythe de l'évolution

par Danièle Masson

« Lorsque l'Armée Rouge occupa son diocèse, un évêque chinois constata avec surprise qu'elle n'entreprit pas d'endoctrinement marxiste. Il vit apparaître dans les villages des cours de darwinisme, jugés sans doute plus efficaces pour troubler la foi des fidèles ».

Telle est la conclusion, en forme de chute, du chapitre *Création* du livre d'André Boulet, *Création et rédemption à l'épreuve de l'évolution*, publié chez Téqui en avril 2009, et qui complète heureusement *L'évolution, une difficulté pour la science, un danger pour la foi*, de Dominique Tassot, publié également chez Téqui en 2009.

Les dévots ont frappé fort

« Quand on est, comme moi, catéchiste depuis de nombreuses années, me disait dernièrement une amie, et quand on est, lors du premier article du Credo : "Je crois en Dieu, le Père tout puissant, créateur du ciel

et de la terre", confronté au dogme de l'évolution qui s'est souvent imposé aux enfants dès le primaire, on est bien obligé de prendre en compte ce nouveau dogme. Même si les réactions des enfants sont parfois surprenantes de bon sens et d'audace. Ainsi, pour ma petite-fille (huit ans et demi) : "Croire que l'homme descend du singe, c'est comme croire au Père Noël !" ».



A l'occasion de 2009, "l'année Darwin", ses dévots ont frappé fort. Un certain Atila Özer (qui se cache sous cet émule du fléau de Dieu ?) présente, dans *Valeurs actuelles* du 2 avril 2009, Darwin comme « unique alternative à l'obscurantisme ». Dans *Valeurs mutualistes* (magazine des adhérents MGEN, dont je fais partie, après trente-huit ans de bons et loyaux services à l'Éducation nationale), Patrick Tort affirme avec superbe que « la transformation des espèces n'est plus remise en cause », sinon par les « lobbies politico-



créationnistes» qui, sur fond de crise mondiale et d'angoisse collective, recourent aux « réassurances théocratiques ». Bref, les Lumières dissipent l'obscurantisme, et la raison revient victorieuse des terreurs millénaristes.

Un tel manichéisme témoigne que l'on a quitté le terrain scientifique pour s'engager sur celui de la passion idéologique. Et que le but des évolutionnistes n'est pas de chercher la vérité, mais de se passer de Dieu, de ne rien Lui devoir, ni reconnaissance ni morale.

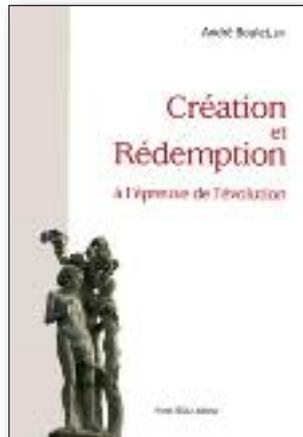
Un transformisme spiritualiste ?

Bien sûr, Dieu aurait pu sauver l'évolution. C'est ce que les frères Bogdanov, astrophysiciens, suggéraient à Jean Guilton, dans *Dieu et la science* : « Dès l'atome primitif est inscrite la finalité qui va conduire à l'avènement de l'homme, quelque chose est inscrit au départ qui implique qu'on n'en reste pas au départ ».

On se rappelle le mot de Jean-Paul II, en 1996, « *L'évolution est plus qu'une hypothèse* ». C'était l'amorce d'un transformisme spiritualiste (Dieu programmant l'évolution) face au transformisme matérialiste (tout vient du hasard). Mais le cardinal Ratzinger, mieux inspiré, reliait, en 1989, la crise de la foi en Europe au « déclin de la doctrine de la création ». Car les évolutionnistes, même les plus honnêtes, sont contraints, à cause d'a priori athées nullement scientifiques, à des impasses. Ainsi François Jacob, prix Nobel de médecine : « *L'être vivant représente bien l'exécution d'un dessein, mais qu'aucune intelligence n'a conçu. Il tend vers un but, mais qu'aucune volonté n'a choisi* ». Et donc, pas de pilote dans l'avion, et même, ô Voltaire, une horloge sans horloger !

Contester au nom de la science

C'est donc sur le plan scientifique qu'il faut se placer pour contester l'idéologie évolutionniste : Georges Salet l'avait déjà fait dans *Hasard et certitude* (1972, réédité en 2003 chez Téqui) en réponse à *Hasard et nécessité* de Jacques Monod, qui attribuait au hasard le miracle humain : « *L'univers n'était pas gros de la vie, ni la biosphère de l'homme. Notre numéro est sorti au jeu de Monte Carlo* ». Salet démontre que le postulat évolutionniste : mutations produites



au hasard, puis sélection naturelle qui élimine les êtres désavantagés et préserve les meilleurs, est un non-sens scientifique. D'une part, parce que si l'on a constaté au sein d'une espèce, des évolutions indifférentes ou régressives (micro – évolution), on n'a jamais constaté d'évolution progressive par l'apparition d'organes nouveaux permettant le passage d'une espèce à l'autre (macro – évolution). D'autre part (et c'est l'originalité de Salet) parce que les lois du hasard sont des lois naturelles qui s'imposent aux savants et excluent, même avec des durées fantastiques, la probabilité d'un organe nouveau, si modeste soit-il.

C'est aussi sur le plan scientifique que se situent les livres de Dominique Tassot et d'André Boulet. On en retiendra surtout la fable de l'homme descendant du singe. Outre les supercheries, dont le but était l'invention des chaînons manquants décidément introuvables – homme de Piltdown, du Nebraska, de Pékin – on relèvera avec Tassot, que de « nos ancêtres » – du Pithécantrophe à l'homme de Neanderthal – on n'a retrouvé que des os, alors que « 90 % des informations qui caractérisent un être vivant résident dans les organes mous ».



Et d'ailleurs, puisque les singes, étant contemporains de l'homme, ne peuvent être ses ancêtres, on a recours à un hypothétique « ancêtre commun », dont on ne retrouve nulle trace. Ce que constate plutôt la science, ce sont les stases, ou la stabilité des espèces : « *les fossiles d'une espèce donnée sont partout les mêmes quels que soient les terrains dans lesquels on les trouve* ». Et donc, « *l'affirmation d'une évolution des espèces relève d'un présupposé philosophique, non d'une légitime induction à partir de faits observés* ».

C'était d'ailleurs, dès 1953, dans son *Ce que je crois*, l'aveu de Jean Rostand, qui disait, à la manière d'un credo religieux, « *je crois fermement à l'évolution des êtres organisés* », tout en reconnaissant honnêtement : « *pour nous réconcilier avec cette idée vraiment bouleversante de la métamorphose organique, on doit bien convenir que la nature qui est sous nos yeux ne nous offre pas grand-chose* ».

Le concept de création, fondateur de la science moderne

Rien de bien nouveau, dira-t-on. Mais l'originalité des livres de Tassot et Boulet consiste, à la jointure de la science et de la foi, dans l'approfondissement du concept de création, « *concept fondateur de la science moderne* », selon Tassot, et son incompatibilité avec le transformisme, fut-il spiritualiste.

Dieu crée – œuvre trinitaire du Père, par le Fils, dans l'Esprit – et se repose le septième jour : ainsi « *les causes secondes vont jouer leur rôle et la science devient possible* » (Tassot). C'est l'idée d'une nature intelligible qu'exprimait Benoît XVI dans son discours de Ratisbonne : « *La raison doit accepter la*

correspondance entre notre esprit et les structures rationnelles en œuvre dans la nature comme un fait donné ».

S'il est assez farfelu de penser qu'un Dieu qui crée l'homme à son image et ressemblance mette une âme humaine dans un corps de singe, la lecture de la Bible en son ensemble, Ancien et Nouveau Testament, va contre le dogme évolutionniste, fût-il spiritualiste. Celui-ci suppose un Dieu qui tâtonne, fait des brouillons qu'il élimine au profit, dans un temps long et selon un progrès irrésistible, de descendants perfectionnés. Or, la Genèse évoque la perfection initiale du cosmos, œuvre d'un Dieu qui crée « *chacun selon son espèce, portant sa semence* », et qui contemple cette œuvre, chef-d'œuvre : « *Et il vit que cela était*

bon ». *Le premier couple fut d'emblée pleinement homme et femme, capable de vivre en amitié avec Dieu* ».

C'est le péché originel, c'est la chute, négatrice en elle-même de l'idée de progrès, qui introduit une cassure dans la création, une rupture de l'harmonie primitive. En revanche, dit André Boulet, « *Si l'évolution est la façon dont Dieu a choisi de créer, c'est à Lui qu'il faut attribuer imperfections, désordres de la création* ». Le temps biblique, remarque-t-il encore, loin d'être un processus linéaire et continu, est « *le temps ambivalent du péché et de la grâce* », l'histoire du salut est faite de « *chutes et de relèvements* ».

Il est dommage qu'à Valeurs actuelles et Valeurs mutualistes, on ignore Bogdanov, Salet, Tassot et Boulet et que cette ignorance serve d'alibi, sous la plume guerrière d'Atila Özer – « *le darwinisme reste maître du terrain... l'évolutionnisme a triomphé* » – à un curieux triomphe, sans péril et sans gloire.

Danièle Masson

